

digèrent *la vérité, l'âpre vérité*. L'eau-forte a ses beautés, mais l'eau de rose a son heure.

L'eau-forte, en l'espèce, ce fut *la Voie Lactée* de M. Savoir. *Le Vol Nuptial* raconte la même histoire, qui est affreuse en vérité. C'est le tableau de cette rivalité qui s'établit dans les ménages où les deux époux font le même métier. Le thème est aussi vieux que le féminisme, et il me semble bien qu'il y a une trentaine d'années, les Marcelle Tinayre et les Colette Yver l'ont développé jusque dans ses dernières conséquences avec émotion et gravité. On se souvient que M. Savoir a bâti là-dessus une satire épineuse et cinglante. M. de Croisset y a fait une gracieuse berquinade où tout finit à la satisfaction générale. Les époux rivaux sont un aviateur et une aviatrice, et l'on sait que l'aviateur demeurera longtemps encore l'enfant chéri de tous les publics. Celui-ci a tout ce qu'il faut pour plaire au nôtre, il est amoureux, il est brave; par l'effet de cette démagogie singulière dont j'ai signalé déjà les méfaits, il est vulgaire. Comment lui résister? Son goût des femmes et son dévouement à son métier se combattent gentiment. Les conflits où il s'engage ne font pas frémir. Pourquoi bouderait-on ce plaisir sans malice? Je ne conseille à personne de le faire.

Depuis que les représentations du *Secret* à la Comédie-Française m'ont rappelé avec intensité ce qu'était M. Victor Boucher il y a vingt ans, je ne saurais me satisfaire en lui voyant jouer *la Fleur des Pois*, *le Vol Nuptial* ou tout autre *Sexe Faible*. Non qu'il ne soit excellent dans ces rôles qu'il ne faut pas croire à sa mesure parce qu'ils sont faits spécialement pour lui. Tout cela est infiniment au-dessous de ce qu'il peut faire. Quel dommage que ses intérêts directoriaux ne puissent mieux coïncider avec ceux de son art!

§

Il est toujours facile d'écrire une page ou deux, ou davantage, sur Yvette Guilbert. C'est l'occasion qui en manque le plus. Aussi ai-je saisi avec empressement celle que m'a fournie une sorte de divertissement qu'elle vient d'improviser. Ce n'est qu'un badinage à donner entre des paravents dans un salon, et cela ne veut pas être autre chose, sinon quelque prétexte à faire entendre des chansons comme seule Yvette

Guilbert sait les chanter, et à organiser de petits ensembles vocaux de la plus aimable sorte. Mais ce qui compte là, c'est uniquement la qualité de l'interprète.

On sait qu'elle fut une des plus célèbres, sinon la plus célèbre, parmi ces femmes de théâtre que Lautrec s'attacha jadis à représenter. Je ne répéterai pas mon couplet sur le prestige des comédiennes que Lautrec a peintes. J'insisterai seulement sur ce point qu'il a peut-être bien aidé les plus intelligentes d'entre elles à prendre conscience de quelques-uns de leurs caractères personnels les plus frappants. Ainsi, l'on peut supposer (et j'aime mieux le supposer que le vérifier, crainte que ma supposition soit fausse) que ses dessins ont révélé à Yvette Guilbert la beauté définitive de sa silhouette première. On peut en déduire que la simplicité de cette silhouette a déterminé l'artiste à s'attacher à un art dont la simplicité apparente fut le premier élément.

On peut supposer encore que ce qu'il y a de peu flatteur dans certains croquis de Lautrec, et cette liberté avec laquelle il ne craignait point d'accentuer les traits jusqu'à la laideur, ont enseigné à la chanteuse la puissance de la non-coquetterie et son empire. Je me souviens avoir vu au cinéma — dans *les deux Gosses* peut-être, et je crois bien qu'au moment même où j'écris, on en peut voir l'équivalent dans *les deux Orphelines* — au cinéma donc on a vu Mme Yvette Guilbert dessiner à l'aide de son visage et de toute sa personne la figure d'une horrible mégère. Qui pourrait certifier que ce n'est pas Lautrec qui lui a enseigné le renoncement qu'il faut à une femme aimable pour présenter d'elle-même un aspect si éloigné de sa propre vérité? Ce problème, si curieux qu'il soit, n'est pas primordial. Qu'il serait d'un intérêt plus plausible de rechercher à quoi tient l'unité d'une carrière où l'artiste apparut d'abord sous les traits qu'immortalisa Lautrec pour devenir l'organisatrice et l'interprète pleine d'aménité de **Madame Chiffon** après avoir représenté les ogresses du cinéma, non sans avoir été pendant quelque temps une comédienne élégante aux Variétés.

Je me souviens précisément qu'à l'époque où elle joua *l'Amour en Barque*, ses interviewers rapportèrent un peu partout que le rêve de sa vie était alors d'interpréter Dominique

Brienne dans *le Passé* de Porto-Riche. L'idée de s'essayer dans un tel rôle me semble extrêmement significative. Elle indique, si je ne me trompe pas, sur ce qui caractérise cet ouvrage — le chef-d'œuvre de son auteur — un dessein d'exprimer ce qu'il y a de plus profond et de plus vrai quant aux mouvements du cœur, sur un mode extrêmement familier, et avec un naturel parfaitement quotidien. Or, je crois bien que la vérité profonde et le style familier sont exactement les attributs d'Yvette Guilbert. On a vanté la qualité de sa technique, et sa précision, son art de dire, son art de chanter, son art de dire en chantant, quoi donc encore?... son autorité, son abattage, son expérience, bref, tous les éléments constitutifs de son incomparable virtuosité. Mais une virtuosité parfaite serait bien sèche et bien rebu-tante si elle ne servait point à exprimer un cœur, et à re-présenter la vie elle-même.

PIERRE LIÈVRE.

FOLKLORE

Jean Barbier : *Légendes du Pays Basque d'après la tradition*, ill. de P. Tillac, Delagrave, 4°. — Edmond Spalikowski : *La Normandie rurale et ignorée*, ill. de l'auteur, Rouen, éditions Maugard, 4°. — Georges Rocal : *Croquants du Périgord*, bois de Maurice Albe, Floury, 4°. — C. Le Mercier d'Erm : *La Chanson des Siècles Bretons*, Dinard, à l'En-seigne de l'Hermine, in-18. — Renée de Brimont : *Les Oiseaux*, éditions des Portiques, in-18. — *Armanac Nissart*, Gastaud, Nice, pet. 8°. — *Almanach Vivarois*, Au Pigeonnier, Saint-Félicien, Ardèche, pet. 8°.

Le beau volume de Jean Barbier, modestement intitulé **Légendes du Pays basque**, est bien autre chose : c'est un vrai traité d'une grande partie du folklore basque grâce aux commentaires, notes et éclaircissements dont l'auteur a fait suivre ses textes. Ces textes eux-mêmes n'ont pas été tripatouillés, mais, tant en français qu'en basque, sont la notation directe et exacte de récits entendus par Jean Bar-bier pendant son enfance, qu'il a appris par cœur, ou qu'il a relevés plus tard au hasard des rencontres : voisines venues aux veillées, mendiantes courant les routes, vieillard gardant sa vache, revendeuses, douaniers, curés... Il remarque que ces récits, très rarement des contes proprement dits, mais pour la plupart des légendes, étaient dits avec autant de sérieux que des oraisons; tous aussi ont un élément « mystérieux »; bref, Jean Barbier a résisté à la tendance courante qui con-siste à arranger littérairement les récits populaires, et nous